

L'adolescence en Algérie entre crise d'identité juvénile et crise d'identité sociale

Mohamed-Nadjib Nini ¹

Résumé :

L'adolescence est d'abord et avant tout une transition. C'est un passage entre l'enfance et l'âge adulte. N'étant plus un enfant et pas encore un adulte, l'adolescent vit une période transitoire caractérisée par un double mouvement caractérisé, d'une part par le reniement de l'enfance et d'autre part, par la recherche du statut d'adulte. C'est ce double reniement qui constitue l'essence même de la crise que traverse l'adolescent. Cette crise que traverse le jeune le pousse souvent à adopter des conduites à la limite de la marginalité dans une quête éperdue de ses propres limites et l'amène, parfois même, à vouloir interroger ce signifiant ultime qui est la mort dans une prise de risque insensée. En ce sens l'adolescence peut aussi être un mouvement transgressif. Et c'est parce que l'adolescent n'est pas un individu normé mais quelqu'un qui crée ses propres normes, qu'il est amené, non seulement à se remettre en question, mais à interpellier les règles dans un mouvement provocateur et transgressif dans le but de rompre avec le monde de l'enfance. Cependant, pour que ce mouvement transgressif et dynamique de négociation puisse aboutir, il faut que la transaction en question ait lieu dans un espace transitionnel cohérent, un espace structuré et structurant pour l'identité du jeune. Or, il se trouve que l'espace du jeune Algérien d'aujourd'hui est loin d'offrir ce cadre sécurisant apte à contenir ce mouvement transgressif qui est l'adolescence. Et faute de cadre adéquat, de moratoire constructif qui lui permettent de se préparer aux engagements adultes, l'adolescent algérien risque de rester figé à jamais dans cet espace transitionnel, dans cette impossible transition avec pour seule modalité expressive la transgression et les conduites de tous les risques.

Mots clés : adolescence, crise, normes, identité, stratégies de faire face.

¹ Professeure des universités, Université de Constantine. / mohamednadjibnini@yahoo.fr

Adolescence in Algeria between juvenile identity crisis and social identity crisis

Abstract:

Adolescence is first and foremost a transition. It is a passage between childhood and adulthood. No longer a child and not yet an adult, the adolescent experiences a transitional period characterized by a double movement characterized, on the one hand by the renunciation of childhood and on the other hand, by the search for the status of adult. It is this double denial that constitutes the essence of the crisis the adolescent is going through. This crisis that the young person is experiencing often pushes him to adopt behaviors bordering on marginality in a desperate search for his own limits and sometimes leads him to question the ultimate signifier, which is death in risk taking senseless. In this sense, adolescence can also be a transgressive movement. And it is because the adolescent is not a normal individual but someone who creates his own norms, that he is led, not only to question himself, but to challenge the rules in a provocative movement and transgressive in order to break with the world of childhood. However, for this transgressive and dynamic bargaining movement to succeed, the transaction in question must take place in a coherent transitional space, a structured and structuring space for the identity of the young person. However, it turns out that the space of the young Algerian of today is far from offering this reassuring framework able to contain this transgressive movement that is adolescence. And for lack of an adequate framework, a constructive moratorium that allows it to prepare for adult engagements, the Algerian teenager risks remaining frozen forever in this transitional space, in this impossible transition with the only expressive modality, the transgression and the behavior of all the risks.

Key words: adolescence, crisis, norms, identity, coping.

المراهقة في الجزائر بين أزمة هوية الأحداث وأزمة الهوية الاجتماعية

ملخص:

المراهقة هي مرحلة انتقالية قبل كل شيء. إنها مرحلة انتقالية بين الطفولة وسن الرشد. لم يعد المراهق طفلاً وليس بالغاً بعد، تتميز هذه الفترة الانتقالية بحركة مزدوجة من ناحية نبذ الطفولة ومن ناحية أخرى، البحث عن مركز الكبار. هذا الإنكار المزدوج هو الذي يشكل جوهر الأزمة التي يمر بها المراهق. إن هذه الأزمة التي يعاني منها الشاب غالباً ما تدفعه إلى تبني سلوكيات تتمثل في بحث يأس عن حدوده الخاصة مؤدية أحياناً إلى أخطر من ذلك أي الانتحار فيما يسمونه بسلوك المخاطرة بالذات. في هذا المعنى، يمكن أن تكون المراهقة حركة معادية. ولأن المراهق ليس فرداً عادياً، بل شخصاً يخلق قواعده الخاصة، فإنه بالتالي في موضع استفزازي وتعدّي من أجل كسر عالم الطفولة. ولكي تتجح هذه الحركة الاستفزازية والديناميكية هذه، يجب أن تتم المعاملة المعنية في فضاء انتقالي مترابط، فضاء هيكلية وهيكلية لهوية الشاب. إلا أن مساحة الشباب الجزائري اليوم عاجزة كل العجز عن تقديم هذا الإطار المطمئن القادر على احتواء هذه الحركة المتعدية للمراهق. ولأنه لا يوجد إطار ملائم يسمح له بالتحضير لإشراك البالغين، فإن المراهق الجزائري يواجه خطر التجميد إلى الأبد في هذا الفضاء الانتقالي، في هذا الانتقال المستحيل وتجاوز سلوكيات المخاطر بالذات.

الكلمات المفتاحية: مراهقة، أزمة، معايير، هوية، استراتيجيات التعامل.

1- L'adolescence en Algérie :

« Adolescence » : Bien que ce terme existe dans la langue arabe littéraire en l'occurrence « Murayama », il n'a pas son équivalent dans le langage parlé, ce qu'on appelle communément l'arabe dialectal. En effet, dans notre langage parlé, le terme le plus couramment utilisé pour dire qu'un individu n'est plus un enfant, qu'il est apte à se reproduire, à avoir une descendance, donc adulte, est le terme « Boulough » qui signifie littéralement puberté.

El-Boulough est donc le terme le plus communément utilisé pour signifier dans notre langage de tous les jours qu'un individu est sorti de l'enfance et que, de ce fait, il est du point de vue de la nubilité tout à fait mature. En fait, si l'adolescence commence à la puberté, elle ne se confond pas avec elle.

Elle est plutôt, comme l'écrit Guach (1973, p.17), un phénomène de civilisation. Ceci est d'autant plus vrai dans notre contexte socioculturel, où il n'y a pas longtemps encore la puberté (El-Boulough) signait l'admission de l'individu dans la société des adultes.

En effet, dans l'organisation sociale et familiale traditionnelle, l'individu accédait sans transition au statut d'adulte dès la puberté, notamment par le biais du mariage. C'est ainsi que dès que l'aptitude à se reproduire se manifestait, l'individu était marié et se trouvait de ce fait confronté à de nouvelles responsabilités et à un nouveau statut. Ce qui explique sans doute pourquoi le mot adolescence (Mourahaka) n'a pas d'équivalent dans notre langage parlé. Le passage sans transition du statut d'enfant au statut d'homme marié ou de femme mariée faisait qu'il n'y avait pas de place pour cette expérience adolescente, née de l'évolution des sociétés et des bouleversements des équilibres sur lesquels reposait toute l'organisation sociale et familiale traditionnelle. Et si le terme désignant cette expérience n'existe pas dans notre langue parlée, c'est sans doute parce qu'il n'y avait aucune expérience de ce genre qu'on pouvait désigner comme telle.

Si dans la société traditionnelle le mariage permettait effectivement d'introduire directement l'individu dans la société des adultes, il n'y a cependant pas que cette expérience pour permettre cette agrégation. Un autre fait culturel vient s'ajouter à ce fait social qui est le mariage pour confirmer l'individu dans son nouveau statut: c'est la double obligation à laquelle l'individu nouvellement pubère est dorénavant obligé de se soumettre: le jeûne pendant le mois de carême et l'obligation de faire la prière. En effet, comme l'écrivent Salmi et Aït Mohand (1979), en milieu traditionnel maghrébin, la puberté marque le début du Taklif (obligation religieuse). Par ailleurs, ajoutent ces deux auteurs, un certain nombre d'interdits sont imposés à l'adolescent tels que l'exclusion du gynécée pour le garçon, le port du haïk et la hedjba pour la fille. Autant de signifiants qui introduisent directement l'adolescent dans le monde codifié de l'adulte.

En fait, c'est surtout cette reconnaissance de l'aptitude au jeûne ainsi que l'obligation de la prière, qui, en soumettant l'individu nouvellement pubère aux mêmes obligations que l'adulte, permettaient sa reconnaissance et son agrégation au sein de cette société. Il s'agit là en fait d'une véritable reconnaissance sociale de l'individu qui est d'ores et déjà reconnu comme pleinement responsable de ses actes devant Dieu et devant les hommes et donc adulte au sens plein du terme.

L'accès au mariage et à la sexualité, les obligations morales du jeûne et de la prière, l'exclusion du garçon du gynécée, le port du haïk et la hedjba pour la fille, faisaient donc que l'individu passait sans transition du monde des enfants à celui des adultes avec un statut et un rôle bien définis. Mais tout cela se passait autrefois.

Aujourd'hui avec l'avènement de l'ère industrielle et la spécialisation de plus en plus poussée, avant d'accéder aux fonctions sociales de l'adulte, le jeune pubère est d'abord soumis à une période d'apprentissage de plus en plus longue qui retarde son accès au monde du travail et donc à la responsabilité économique. L'allongement de la durée des études, le temps de plus en plus long mis pour l'apprentissage d'un métier, l'accès tardif au mariage ont démesurément allongé l'adolescence et comme le dit Claes (1986, p.49) « dans notre société, le passage à l'état adulte n'est pas institutionnalisé et le programme qui régit la transition entre l'adolescence et l'âge adulte est plus flou, plus ouvert mais singulièrement plus complexe, puisqu'il est dicté par des règles de formation et de spécialisation professionnelle. En regard de l'impressionnant dispositif mis en place par la société primitive pour garantir l'agrégation des générations, la société industrielle a instauré un système où les générations sont séparées et cloisonnées dans la vie active, la vie sociale et les loisirs. Cette société qui, à la différence de la société primitive, valorise la performance et la production, a instauré un mode de division du travail qui marginalise les adolescents qui ne sont pas encore productifs... ».

Ainsi, dans nos sociétés contemporaines, il n'y a pas de « passage institutionnalisé » entre l'enfance et l'âge adulte ; point donc de rites de passage comme c'était le cas dans les sociétés dites primitives. On ne peut de ce fait qu'observer l'absence de telles rites dans les sociétés modernes, à moins, comme le dit Claes, qu'on ne tienne pour des rites d'initiation les fêtes religieuses qui se déroulent à l'adolescence, comme la communion solennelle chez les Chrétiens ou le Bahr-miza chez les Juifs, ou encore certaines formes d'engagement dans les mouvements de jeunesse ou le passage de l'école élémentaire à l'école secondaire. A propos de ce passage de l'école élémentaire à l'école secondaire, nous avons quelque chose d'à peu près équivalent chez nous en Algérie, même s'il se produit plus tardivement, passage qui peut prendre valeur de rite, c'est l'examen du baccalauréat. La manière dont cet examen est préparé, l'implication des parents dans sa préparation, tout le rituel mis en place tout au long de l'année pour apprêter le

candidat (cours particuliers, préparation psychologique, etc.), lui confèrent une valeur toute particulière. La réussite à cet examen est vécue comme une véritable promotion sociale du jeune qui, dès lors, et jusqu'à un certain point, va être considéré comme autonome pour ne pas dire adulte. Pour certains parents, dès que le jeune accède à l'université, il n'émarge plus sur le budget parental puisqu'il va être boursier. Par ailleurs, cette réussite au baccalauréat est suivie d'un autre rituel tout aussi significatif : les fêtes qu'on organise pour célébrer cet événement et qui lui confèrent une valeur plus symbolique encore, au même titre que les fêtes ritualisées des sociétés dites primitives à l'occasion des célébrations de la puberté.

Ceci dit, on ne peut que convenir avec Claes (ibid., pp. 46-49), « qu'il s'agit là d'événements limités qui n'impliquent que des aspects partiels de l'individu, à la différence des rites d'initiation qui engagent l'ensemble de la personne, son corps, son esprit et son statut social ». Point donc de rites d'initiation ce qui a fait dire, par ailleurs, à Huerre (1970, p.53), que les sociétés contemporaines n'ont pas connu de rites mutilatoires pubertaires. Pour cet auteur, l'homme - l'adulte - les a vidés de leur sens, les a dépréciés au point que la jeunesse ne peut plus les reconnaître. Mais, menacé qu'il se sent par la marée montante, il tente une reconstruction malhabile d'équivalents de rites de passage, aussi multiples que dérisoires. Tout devient rite, mais plus rien n'est rite ». Pour Huerre, l'adulte de ces sociétés modernes est un « père défaillant » ce qui fait de ces sociétés, des sociétés sans père du fait justement qu'elles sont des sociétés sans rites. Mendel (1968, 1969, cité par Coslin, op.cit.) souligne lui aussi le fait que l'adolescent des sociétés contemporaines manque souvent de figure paternelle à laquelle il puisse s'identifier, s'opposer ; aussi, Mandel s'interroge : comment peut-il alors s'affirmer et s'affermir ? Pour Mendel, il y a absence d'un père fort du fait, tant de la démocratisation et la libéralisation des conditions familiales que des changements des rôles féminin et masculin. Ceux-ci sont modifiés à la fois par nécessité et par évolution des mœurs. Souvent, les deux parents travaillent ; fatigués, ils glissent dans le laxisme, le laisser-faire et n'opposent aucune résistance aux fantaisies de leurs enfants. Or, l'adolescent est un être en devenir et présente à ce titre une grande fragilité ; peu assuré de lui-même, il cherche son identité personnelle et a de ce fait besoin de figures parentales fortes. Dans le cas contraire, il peut être conduit à ne pas s'aimer et, incapable de faire son chemin dans un monde qu'il juge hostile, va dans les cas extrêmes le nier et tenter de le détruire (ou de se détruire). Démissionnaire, l'adulte accroît l'anxiété normale à l'adolescence et communique au jeune ses propres angoisses.

Coslin (citant Mendel) ajoute, que dans une société aux valeurs instables et remises en question de façon permanente, où règne insécurité et incertitude devant l'avenir, où les rites initiatiques ont pratiquement disparu, dans une société où les valeurs traditionnelles n'ont pratiquement plus cours et dans laquelle le père d'antan n'est plus que l'ombre de lui-même,

ayant lui-même perdu confiance après avoir vu traditions et valeurs s'écrouler, que reste-t-il à l'adolescent comme référent pour se construire ? Livré à lui-même, ne pouvant plus se référer au père comme l'écrit Mendel, il se réfère donc à lui-même pour sauver ce qui est bon, c'est-à-dire lui-même et détruire ce qui est mauvais, c'est-à-dire la société. C'est ce qui explique, selon Mendel, cette violence qu'on rencontre chez certains jeunes, violence qui donne à l'observateur l'impression d'une volonté de destruction gratuite mais qui, pour l'adolescent, est chargée de bien des valeurs. Puisque le père, la société sont devenus le tout-mauvais, écrit Mendel, ils n'ont plus le droit à l'existence. Et cette négation retire tout intérêt au dialogue, retire toute valeur aux institutions existantes (école, université, etc.) puisqu'elles sont l'héritage de ce père détesté, d'où la volonté de détruire ce père impuissant et par extension donc toutes les institutions qu'il représente ou qu'il symbolise et s'il ne le peut pas, il devient suicidaire ou s'adonne à la consommation de drogue.

2- Adolescence et stratégies de faire face :

Pour Pirlot (2001), « aucun de nous ne peut se développer sans un minimum de violence ne serait-ce celle de dire non à l'autre... dès l'âge de deux ans ». Pirlot ajoute: « Il y a une nécessaire violence comme celle de l'affirmation de soi et de son territoire, ou de la résistance à l'abus de pouvoir de l'autre. La violence fait donc partie de la vie, de l'Eros dans ce qu'il a de plus puissant ». A côté de cette violence de l'Être, de l'Eros, il y a une autre violence nous dit Pirlot (ibid., p.19), c'est « la violence du désespoir qui vient du tréfonds de la vie pour défendre l'auto-conservation de l'individu ou de son psychisme. Salutaire violence qui, remontant de la détresse la plus noire, nous fait retrouver les voies de la vie au moment où nous pensions parfois l'avoir perdue ». Pirlot citant Vaneigem (op.cit, p.21) ajoute que : « les poussée de violence d'une certaine jeunesse sont un refus du sacrifice de soi que demande une société dominée par l'échange généralisé sans institution paternelle pour l'ordonner, et la rage de vivre pourrait bien prendre parfois le chemin de la rage de détruire ». De ce point de vue, nous pouvons dire avec Pirlot (ibid., p.37) que : « victimes de l'exclusion, ces jeunes utilisent la violence pour sortir de leur état de victime et se faire reconnaître de ceux qui ainsi les nient ». Ainsi, la violence peut naître dans les cas où l'identité et l'individualité se sentent menacées, elle pourrait être qualifiée de violence du désespoir, d'énergie du désespoir. Face à ce déni d'existence, certains adolescents, dans leurs difficultés adaptatives, peuvent donc exprimer ouvertement leur agressivité à l'égard de cette culture qui a failli dans sa mission socialisatrice. De ce point de vue, la violence chez certains adolescents peut être interprétée comme une réaction à la négation de soi ou encore comme l'affirme Erikson : « une réaction à un environnement agressif qui tente de les dépouiller trop radicalement de toutes les formes d'expression qui leur permettent de développer et d'intégrer l'étape suivante ». Cependant, si chez certains adolescents la volonté de détruire peut prendre le

pas sur d'autres formes d'expression, volonté de détruire ce père impuissant et toutes les institutions qu'il représente ou qu'il symbolise, tous les adolescents n'ont pas cette capacité d'extérioriser leur violence. Dans l'incapacité de verbaliser leurs difficultés, certains autres n'ont d'autre recours que le retournement de cette violence sur soi et devenir suicidaire. En fait, il est difficile de donner une explication simple à la question du suicide. Celui-ci dénote la présence d'un malaise important, c'est un cri de souffrance, de désespoir et d'appel à l'aide. Djamilia Kourta dans un article paru le 10 septembre 2006 dans le quotidien El Watan, se basant sur une étude épidémiologique du phénomène, le président de la Fondation pour la recherche médicale (Forem), rapporte que le professeur Khiati, a annoncé, lors d'une rencontre sur le sujet, qu'entre 1995 et 2003, l'Algérie a comptabilisé 4 571 suicides. Un chiffre qui n'est pas réel en ce sens et que certains suicides n'ont jamais été déclarés du fait que ce phénomène était un sujet tabou. Les tentatives de suicide sont, d'après lui, cinq fois plus importantes que l'acte lui-même qui, hormis les cas d'absorption de barbituriques et donc d'admission à l'hôpital, le reste n'est jamais déclaré. Les wilayas les plus touchées, a-t-il signalé, par « l'autodestruction physique » sont Alger, Tizi Ouzou, Béjaïa, Bouira, AïnDefla, Tlemcen et Batna ; elles comptabilisent à elles seules près de 54 % des cas. Quant aux causes, elles sont familiales (13 %), professionnelles, situation socio-économique et troubles psychologiques. Le professeur Khiati a précisé qu'il se produit un suicide toutes les douze heures en Algérie. La tranche d'âge des 18-45 ans est la plus touchée. D'autres sources affirment qu'en Algérie, ce sont environ 10 000 personnes qui tentent de mettre fin à leurs jours chaque année, pour la plupart des adolescents ».

Selon Shaver (1990), on a établi un lien entre le manque d'intégration sociale, les sentiments d'« aliénation » dans la population, la fugacité de la vie et l'évolution rapide des valeurs, du revenu et du mode de vie. Pour cet auteur, de faibles perspectives d'emploi, des familles en mutation, des valeurs sociales et morales changeantes pourraient aussi expliquer les taux élevés de suicide chez les adolescents par rapport à l'ensemble de la population. Ce qui est important à souligner, c'est que le comportement suicidaire n'est pas nécessairement lié à des problèmes de santé mentale et tout adolescent peut présenter, un jour ou l'autre, des préoccupations morbides. Pour Coslin (2003, p.6), penser à la mort est structurant en ce temps où se fait le deuil de l'enfance. Coslin ajoute (ibid., p112) que l'adolescent suicidaire présente en fait fréquemment une immaturité cognitive de ce concept, qui peut confiner à une abstraction délirante. Il y a en quelque sorte déni de la mort ou, pour le moins, dépouillement de sa réalité par une activité fantasmatique conduisant le sujet à croire qu'elle va laisser survivre une partie de lui-même qui en bénéficiera, qui en éprouvera de la délivrance, de la paix. Et la question ultime qui reste posée concernant le suicide chez l'adolescent est : veut-il en finir avec la vie ou seulement avec une « vie » qui lui paraît invivable ? Selon cet auteur, l'absence de rituel pour passer de l'état d'enfant à celui d'adulte dans notre civilisation supprime l'expérience de la mort que faisait le jeune des

sociétés traditionnelles à travers d'éventuelles mutilations, toujours suivi de résurrection. A ce titre, la tentative de suicide, comme d'autres conduites ordaliques (nous reviendrons plus loin sur cette notion d'ordalie), peut alors être perçue comme une substitution à ces rites aujourd'hui disparues. Dans certains cas, l'incapacité de verbaliser leurs difficultés pousse d'autres adolescents à médicaliser leurs problèmes, le symptôme psychiatrique devenant une modalité d'être et la psychiatrie un moratoire. En effet, nous avons pu constater à l'occasion d'un travail sur des adolescents en consultation externe de psychiatrie (Nini, 1985), que bon nombre d'adolescents recourent volontiers à l'expression corporelle et au symptôme psychiatrique pour manifester leur désarroi et leur manque à être face à une société qui leur dénie le droit même d'exister. C'est ainsi que certains adolescents recourent volontiers à la somatisation des conflits vécus manifestant une symptomatologie aussi riche que variée. En effet, la plupart des adolescents que nous avons observés alors se plaignaient d'anxiété et surtout d'un registre multiforme de plaintes somatiques.

Cette tendance à la somatisation des conflits vécus est, par ailleurs, confirmée par Choquet et Ledoux pour qui le mal-être psychologique est un concept difficile à définir mais que l'on perçoit à travers les plaintes diffuses des jeunes, leurs symptômes dépressifs ou leurs conduites alimentaires déviantes. C'est ainsi que plus des deux tiers des adolescents interrogés par ces deux auteurs présentent au moins l'un des sept symptômes manifestant une plainte somatique : céphalées, gastralgies, nausées, dorsalgies, fatigue, cauchemars et réveils nocturnes. Un adolescent sur cinq en présente un ou deux, un sur cinq en totalise au moins trois et 3,2 % en cumulent cinq et plus. Ces symptômes sont plus fréquents chez les filles (76 contre 62 % pour les garçons) ; ils diffèrent selon le sexe et progressent avec l'âge : tous sont de plus en plus nombreux chez les filles alors que leur proportion n'augmente chez les garçons que pour la fatigue, les dorsalgies et les gastralgies. Parmi les 11-19 ans, Choquet et Ledoux observent également qu'un jeune sur cinq présente des signes dépressifs, et que 7 % ont une symptomatologie dépressive, les scores diffèrent selon le sexe et se modifient au cours de l'adolescence.

La plainte somatique fait partie du vécu de l'adolescent. Et c'est ainsi que chez les adolescents avec qui nous avons travaillé, tout se passe comme si, ne sachant plus comment se situer dans cette mouvance socioculturelle qui ne leur reconnaissait aucun statut, ils recourent volontiers aux symptômes et à la conversion somatique pour manifester leur désarroi et pour prouver leur existence. C'est, d'ailleurs, le point de vue de Boucebci (op.cit., pp.36-37) pour qui : « chez le jeune adulte en voie d'acculturation, en situation de conflit permanent et en quête d'une identité rassurante, l'agressivité classiquement inconsciente va s'exprimer à l'occasion de la multiplication de stress notamment psychogène. La décompensation va dans un premier temps

entraîner une régression rapide, profonde et intense, favoriser le retour du corps au premier plan... ».

Cependant, cette décompensation qui favorise le retour du corps au premier plan dont parle Boucebcı (1978) ne peut être interprétée que comme « une position momentanément utile pour répondre à l'anxiété qui la sous-tend » (Kestemberg, 1962, p.459). De ce fait, il faut faire attention à une centration de l'intérêt sur ces manifestations symptomatiques de l'adolescent, erreur souvent commise en psychiatrie classique qui a tendance à répondre à cette tendance qu'à l'adolescent à utiliser le symptôme par une chimiothérapie exclusive, démarche qui tend surtout à dénier à ces manifestations toute valeur sociale, laquelle interrogerait nécessairement le fonctionnement de ces institutions sociales en général (de la famille à l'état), comme machines à fabriquer de la marginalité. De ce fait, ces problèmes sont considérés comme étant ceux des individus eux-mêmes, ils n'acquièrent une importance sociale que du fait de leurs répercussions éventuelles sur le coût socio-économique de la santé. Partant, les problèmes en question ne trouvent d'inscription sociale pour un sujet que comme symptôme à montrer et ne peuvent donner lieu qu'à une demande de réparation réelle (biologique) ou imaginaire (restauration narcissique du moi). Ceci vaut, bien sûr, en particulier quand les symptômes ont une expression corporelle manifeste (trouble fonctionnels, maladies psychosomatiques) qui permet de centrer l'approche étiologique sur leur organicité, en évacuant la dimension de leur prise en considération dans un réseau de sens.

Ainsi, en est-il de nombreux adolescents que les modifications importantes propres à leur âge, tant au plan biologique qu'au plan de leur environnement social (familial et scolaire) exposent plus particulièrement à ce type de problème. Les réponses apportées aux problèmes de l'adolescent sont le plus souvent soutenues en Algérie par un discours médical qui déresponsabilise aussi bien le sujet (c'est du corps qu'il s'agit) que la société alors même que la notion d'adolescent et la réalité de l'adolescence, inexistantes dans les structures sociales traditionnelles, sont le fait historique de modifications sociales relativement récentes : allongement de la scolarité, report de l'entrée dans la vie active, report de l'âge du mariage induisant une dépendance économique et affective particulière à l'égard des parents, bien au-delà de l'âge de la puberté.

3- Du Rite initiatique aux conduites à risque :

L'absence de rituel pour passer de l'état d'enfant à celui d'adulte dans nos sociétés contemporaines supprime l'expérience de la mort que faisait le jeune des sociétés dites primitives à travers d'éventuelles mutilations, toujours suivi de résurrection. A ce titre, certaines conduites peuvent alors être perçues comme une substitution à ces rites aujourd'hui disparus. Il apparaît donc que face à un mouvement général de déritualisation rencontré dans notre société,

ces adolescents sont amenés pour ainsi dire à « fabriquer » leurs propres rites. C'est ainsi que pour certains auteurs, dont Lebreton, la disparition des rites initiatiques collectifs au cours du passage de l'état d'enfant à l'âge adulte serait à l'origine d'initiatives privées, ordaliques, ayant une fonction initiatique. Tout se passe donc comme si, en l'absence de rite initiatique, ces jeunes avaient besoin de connaître leurs propres limites physiques pour acquérir leur identité sexuelle. Ces épreuves extrêmes que l'on peut qualifier de conduites à risque consistent souvent pour certains en une mise en danger volontaire de leur vie, pour d'autres, cela passe par la consommation de drogues ou d'alcool.

Ces conduites extrêmes ont en commun le fait qu'il s'agit toujours de tester les limites du corps. Cependant, si dans les sociétés tribales, l'acquisition de l'identité sexuelle se réalise à partir d'épreuves, contrairement aux primitifs, ces conduites à risques ont lieu hors de tout encadrement institutionnel. Il ne s'agit pas ici de pratiques communautaires, le jeune agissant souvent seul ou en bande. Il ne s'agit pas, non plus, d'un phénomène symbolique de mort/résurrection comme nous l'avons vu avec les rituels de la puberté, mais plutôt d'un apprentissage de la maîtrise et des limites du corps. Ce corps qui, à l'adolescence, n'est pas toujours accepté à cause des bouleversements pubertaires.

L'adolescence représente en effet un cap important dans l'existence où tout change : le corps, les émotions, les sentiments, les pensées. C'est une étape de grande vulnérabilité. Difficile pour l'adolescent de trouver la juste mesure entre son imaginaire et la confrontation au monde. Aussi, tente-t-il des expériences nouvelles, se lance-t-il des défis pour s'éprouver, tester ses propres limites et se valoriser aussi bien à ses propres yeux qu'à ceux des autres et même si l'ivresse, la bagarre, les accidents et les autres conduites à risques ne sont pas particulièrement valorisés par les jeunes, ces pratiques sont cependant considérées comme viriles. C'est en ce sens qu'ils (les adolescents) les considèrent comme des moments initiatiques. En effet, toutes ces pratiques sont l'expression d'une certaine agressivité. Il s'agit de faire preuve de force, d'endurance, il faut surmonter sa peur, ce qui est un bien souvent reconnu comme étant un indice de masculinité. Cette recherche de sensations fortes constitue une étape normale et nécessaire chez l'adolescent dans la construction de son identité propre. Aussi, qu'elles expriment un sentiment d'invulnérabilité ou qu'elles soient un exutoire, les conduites à risque sont indissociables de l'univers des jeunes, contribuant même à la construction de sa personnalité (Coslin, 2003). En effet, les adolescents, ajoute Coslin, ont besoin d'expériences nouvelles et intenses, de sensations fortes et singulières. D'où leur quête de vertige, le besoin de passer outre (d'outrepasser ?), d'aller au bout, d'éprouver cette invincibilité, voire cette immortalité, qui leur prouvent qu'ils sont vivants. Et justement, l'un des moyens d'être sûr que l'on est « vivant », c'est, dit Huerre, de « se rapprocher » d'une mortalité possible. Quoi qu'il en soit, ces comportements pourraient

correspondre à de nouveaux rites de passage. Aussi, doivent-ils rester des espaces de socialisation et non de marginalisation comme l'écrit Coslin (op.cit.). La notion de «conduite à risques» est rarement définie précisément. Desrichard (2004) montre qu'on ne peut simplement la définir comme une conduite qui présente des risques pour le bien-être physique et/ou mental car, dans ce cas, n'importe quelle activité de la vie quotidienne peut être ainsi qualifiée. Une définition plus précise amène à la définir en tant que conduite ayant plus d'une conséquence possible, au moins l'une d'entre elles pouvant être jugée désirable, et au moins l'une d'entre elles devant être jugée indésirable (i.e., avec des conséquences néfastes).

Cette définition implique que la personne prenant des risques est consciente de cela. Une extension de cette définition amène à parler de comportement-problème, dont les conséquences sont essentiellement sociales, et pas nécessairement liées à la santé (absentéisme, violence, délinquance, etc.). Comme on vient de le voir, le risque est grand pour que des jeunes institutionnellement marginalisés recourent à la somatisation du conflit vécu ou aux déviances en générale comme ultime recours. Et si certains adolescents ont choisi la violence comme modalité expressive en réaction à leur désarroi, d'autres heureusement n'ont pas succombé à ces modalités mortifères d'affirmation de soi. En effet, malgré l'absence de perspectives et les difficultés d'adaptation, beaucoup de jeunes, et ils sont les plus nombreux, arrivent à élaborer un discours cohérent sur eux-mêmes et sur ce qu'ils veulent être, un discours sur lequel les processus sociaux en cours ont apparemment très peu de prise et très peu d'influence. En effet, dans un travail sur les structures identitaires chez l'adolescent algérien (Nini, 1997), nous avons pu constater que la plupart des sujets interrogés se définissent tout simplement comme étant des jeunes: «je suis un jeune», «je suis une jeune fille», chose qui prouve bien qu'il y a un dépassement de la dimension sociale et des identités attribuées. En fait, il s'agit bien là, comme le dit Malewska-Peyre (1990, p.111) d'une «stratégie intégrative» qui permet à un jeune de se définir d'être soi, d'avoir une identité propre sans avoir besoin de faire référence à une quelconque identité attribuée.

Ce qui est tout aussi remarquable, c'est que malgré toutes les difficultés auxquelles ils sont confrontés, malgré le chômage, malgré les inégalités, de plus en plus, flagrantes, malgré l'absence de repères, malgré le manque d'alternatives sociales, il y a, chez la majorité des adolescents interrogés, une vision plutôt positive de l'avenir avec des projections très enthousiastes. En effet, la quasi-totalité des sujets interrogés, qu'ils soient scolarisés ou non scolarisés, quel que soit, par ailleurs, leur sexe, leur situation sociale ou leur statut, font preuve d'un grand optimisme et ont même des projets d'avenir tout en espérant concrétiser leurs aspirations. En somme, une vision assez optimiste de l'avenir avec des aspirations très constructives et ce, malgré la conjoncture actuelle éminemment défavorable.

Cependant, malgré cet optimisme clairement affiché, malgré tous les espoirs qu'on peut fonder sur une amélioration des conditions socio-économiques avec, à la clé, un avenir plutôt clément, il reste, malgré tout, une certaine inquiétude que l'on pourrait attribuer à la conscience qu'ont ces jeunes des difficultés que traverse le pays et qui conditionnent, quand même, leurs projections dans l'avenir. Cette conscience des difficultés sociales et économiques que traverse le pays s'est souvent traduite par des souhaits d'amélioration de la situation actuelle en Algérie, des aspirations à ce que l'Algérie sorte un jour de la tourmente pour offrir à ses enfants un avenir prospère.

Ainsi, malgré des projections positives et malgré l'espoir d'une vie meilleure, les jeunes semblent tout à fait conscients de la situation toute particulière que traverse le pays. De même, ils semblent aussi très bien avertis des conditions de vie qui leur sont imposées, des restrictions auxquelles ils sont quotidiennement confrontés et de la quasi inexistence d'infrastructures d'accueil qui répondent à leurs besoins. Cet état de choses, cet abandon dans lequel ils sont, ce manque d'intérêt pour la condition des jeunes en Algérie, les jeunes en sont, en fait, parfaitement conscients et ils l'interprètent avec beaucoup d'humour, un humour assez amer qui dénote, d'ailleurs, d'une grande lucidité et d'une conscience élevée des conditions de vie qui leur sont imposées ainsi que l'état d'indigence de leur vécu quotidien. Cette lucidité et cette conscience sont traduites dans les faits par un terme qui résume, à lui tout seul, tout le marasme et le désarroi de cette jeunesse, il s'agit du terme «hittiste» (littéralement celui qui tient le mur ou celui qui est adossé au mur). Ce terme est, en fait, une image fidèle de la situation quotidienne du jeune Algérien contraint de passer son temps adossé aux murs de son quartier. En effet, qu'ils soient scolarisés ou non, en dehors de l'école et du domicile familial, les jeunes passent le plus clair de leur temps à squatter les cages d'escaliers de leurs immeubles et à «tenir les murs». Le terme «hittiste» inventé par ces jeunes en quête d'espace à investir montre donc clairement qu'ils ne se trompent pas du tout sur leurs conditions et qu'ils en sont parfaitement conscients.

Cette conscience des conditions de vie qui leur sont imposées se traduit, d'ailleurs, par des sentiments et des émotions souvent négatifs, des sentiments de «malvie», de dépression, de vide. Même si cela traduit une tendance générale à l'adolescence, tendance que Kestemberg (op.cit.), notamment, attribue aux bouleversements typiques de l'adolescence induits par la poussée pubérale et tout ce qu'elle implique comme remaniements au plan de la relation au corps propre et aux imagos parentaux, et même si d'une certaine manière nous pouvons attribuer ces sentiments aux problèmes particuliers liés à la crise pubérale et à l'adolescence, il reste que, s'agissant de l'adolescent algérien, le dénuement de son environnement, l'incompréhension à laquelle il est confronté, le hiatus extraordinaire entre ses aspirations et la réalité qu'il vit au quotidien, tous ces facteurs désarmeraient et déprimerait le plus optimiste d'entre eux.

Livrés à eux-mêmes, réduits à squatter les porches des immeubles, ou à rester adosser à longueur de journée aux murs de leurs quartiers, pour faire face et pour ne pas succomber aux autres formes mortifères d'affirmation de soi, il reste à ces jeunes, auxquels on a confisqué même leurs rêves, à ces jeunes qui ne rêvent plus, une seule idée en tête, en fait le seul rêve que ce système a échoué à leur confisquer: fuir ce pays, quitter l'Algérie dans le but d'une situation meilleure en Europe, au Canada ou même en Australie.

Ainsi, en l'absence d'infrastructures d'accueil et de loisirs, beaucoup de jeunes songent ou plutôt rêvent d'obtenir le fameux visa pour l'étranger, le visa de tous les rêves; sinon, en l'absence d'autres perspectives et à cause de la retraite anticipée à laquelle ils sont contraints, comme l'écrit Rouag (2002), retraite qui leur ôte leur raison de vivre et parce qu'ils ne se sentent plus désirés ni dans leur vie intime, ni dans leur existence sociale, ils finissent par éprouver d'intenses sentiments de solitude et de désespoir, sentiments qui les poussent à vouloir donner corps, coûte que coûte, à ce rêve impossible en jouant avec leur vie pour se prouver, à eux-mêmes et aux autres, qu'ils méritent d'exister. Flirtant avec la mort, sur de frêles esquifs, ils n'ont plus d'autres choix que de brûler leur vie pour ainsi dire et le terme utilisé ne signifie rien d'autre que ce qu'il veut bien signifier «harraga». Brûler quoi? Sinon leur propre vie.

4- Conclusion :

L'adolescence est d'abord et avant tout une transition. C'est un passage entre l'enfance et l'âge adulte. N'étant plus un enfant et pas encore un adulte, l'adolescent vit une période transitoire caractérisée par un double mouvement, lui-même caractérisé, comme le rappellent Marcelli et Braconnier (1999), d'une part par le reniement de l'enfance et d'autre part, par la recherche du statut d'adulte : double reniement qui constitue l'essence même de la crise que traverse l'adolescent.

Cette crise que traverse le jeune le pousse souvent à adopter des conduites à la limite de la marginalité dans une quête éperdue de ses propres limites et l'amène, parfois même, à vouloir interroger ce signifiant ultime qu'est la mort dans une prise de risque insensée. En ce sens l'adolescence peut aussi être un mouvement transgressif. Transgresser c'est passer outre, c'est interpellier l'ordre établi. Et c'est parce que l'adolescent n'est pas un individu normé mais quelqu'un qui crée ses propres normes, qu'il est amené, non seulement à se remettre en question, mais à interpellier les règles dans un mouvement transgressif et provocateur dans le but de rompre avec le monde de l'enfance et s'imposer dans un nouveau processus de négociation de nouvelles normes, ce que Coslin (2003) qualifie de transgression dynamique parce qu'elle permet au jeune de progresser. Cependant, pour que ce mouvement transgressif et dynamique de négociation puisse aboutir, il faut que la transaction en question ait lieu dans un espace transitionnel cohérent, un espace structuré et structurant pour l'identité du jeune. Or,

comme nous l'avons vu, l'espace du jeune Algérien d'aujourd'hui est loin d'offrir ce cadre sécurisant apte à contenir ce mouvement transgressif qu'est l'adolescence. Et faute de cadre adéquat, de moratoire constructif qui lui permettent de se préparer aux engagements adultes, l'adolescent algérien risque de rester figé à jamais dans cette espace transitionnel, dans cette impossible transition avec pour seule modalité expressive la transgression et les conduites de tous les risques.

Bibliographie :

Charles-Nicolas, A.-J. (1983). L'interdit de faire. L'héroïne et l'adolescent. *Neuropsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, 31, 416-421.

Claes, M. (1986). *L'expérience adolescente* (2ème éd), Bruxelles, Belgique : Pierre Mardaga.

Coslin, P.-G. (1996). *Les adolescents devant les déviations*. Paris, France : PUF.

Coslin, P.-G. (2002). *Psychologie de l'adolescent*. Paris, France : Armand Colin.

Coslin, P.-G. (2003). *Les conduites à risque à l'adolescence*. Paris, France : Armand Colin.

Erikson, E.-H. (1972). *Adolescence et crise, la quête de l'identité*. Paris, France : Flammarion.

Guach, G.-P. (1973). *L'adolescent et son corps*. Paris, France : Ed. Universitaires.

Huerre, P. (1970). *L'adolescence n'existe pas, histoire des tribulations d'un artifice*. Paris, France : Ed. Universitaires.

.Kestemberg, E. (1962). L'identité et l'identification chez les adolescents, in *Psychiatrie de l'enfant* : Vol. V. *Fasc*, 2, 441-521.

Malewska-Peyre, H. (1990). Le processus de dévalorisation de l'identité et les stratégies identitaires. Dans C. Camilléri, *Stratégies identitaires*, (pp. 111-142.). Paris, France : PUF.

Nini, M.-N. (1985). *L'adolescent algérien face à l'institution psychiatrique, prise en charge médicale et approche psychologique du symptôme, étude de douze cas d'adolescents en consultation externe de psychiatrie*. Thèse de magister, Université Mentouri-Constantine.

Nini, M.-N. (1997). *Contribution à l'étude des structure identitaires chez l'adolescent algérien à travers le test genèse des Perceptions de Soi (G.P.S.) de René L'Ecuyer*. Thèse de Doctorat Nouveau Régime, Université Paris 8.

Pirlot, G. (2001). *Violence et souffrance à l'adolescence*. Paris, France : L'Harmattan.

Quotidien Liberté du 29 mai 2004.

Rouag, A. (2002). Les ZHUN et la marginalité sociale chez les jeunes, Actes du Séminaire « Les jeunes en Difficulté » du 15 Mai 2002. *Revue du Laboratoire d'Analyse des Processus Sociaux et Institutionnels*, N° 00, 38-51.

Salmi, S., et Aït Mohand, A. (1979). *Adolescence algérienne. À propos d'une pseudo spécificité*. Paris, France : Ed. Maspéro.

Shaver, A. (1990). publications.gc.ca/collections/Collection-R/LoPBdP/BP/bp236-f.htm